

Synesthésie

Benoit Virole

Tu as joui ? avait-elle murmuré, les yeux fermés, les lèvres au seuil de mon oreille. Les draps étaient tombés à terre et elle s'était blottie contre ma poitrine. Le vent du soir montait du détroit. Il agitait les rideaux dans une ondulation lente et silencieuse et emplissant la chambre d'hôtel d'une fraîcheur agréable. Je ne répondis pas et serrai doucement sa main. Elle se leva. La ligne de hanche était parfaite. Je n'avais jamais pu désirer une femme à l'intelligence médiocre, mais je n'avais jamais non plus désiré une femme dont la ligne de hanche s'éloignait d'une inflexion précise fixée en moi par une obscure détermination. En la voyant passer nue devant la fenêtre, je devinais son appareil osseux sous la rondeur des chairs, les côtes sous les seins, le fémur sous le galbe de la jambe, l'humérus sous le jeté du bras, et les os enchevêtrés de la boîte crânienne sous la masse des longs cheveux noirs qu'elle peignait lentement face au miroir. J'eus alors un bref mais puissant accès d'angoisse. Je me levai et allai à la fenêtre. L'hôtel était situé sur les hauteurs d'Istanbul et donnait sur la mer de Marmara. Au large les cargos à l'ancre attendaient l'autorisation du transit par le Bosphore. La

Synesthésie

veille, j'avais pris un ferry et avais remonté le détroit jusqu'à la mer Noire. De part et d'autre des eaux du Bosphore, sur des collines verdoyantes évoquant plus la Suisse que les déserts de l'Orient, des immenses drapeaux turcs flottaient au vent comme pour rappeler au monde la puissance de l'ancien empire Ottoman. Je l'avais rencontrée la veille, peu avant midi, sur le pont franchissant la Corne d'Or, où l'on mange du poisson en regardant s'élancer de vieux ferries à la ligne élégante. Je regardais le vol des oiseaux de mer et observais les nuages entre les minarets des mosquées, lorsqu'une jeune femme brune n'ayant pas atteint la quarantaine, en jeans et blouson de cuir, vint s'asseoir à la table placée juste devant la mienne, masquant ma vue sur les bateaux. Elle sortit de son sac un guide en français et un appareil photo qu'elle braquait sur les ferries en partance. De là, où j'étais placé, je voyais l'écran de visualisation de l'appareil numérique et me rendis compte qu'il était réglé en noir et blanc. J'hésitai un instant, mais la présence de cette jeune femme française, son allure séduisante et le choix du noir et blanc emportèrent mes dernières réticences à l'aborder.

- Vous faites du noir et blanc devant une telle splendeur ? lui dis-je en accrochant son regard. Quel dommage ! L'ocre des pierres, les éclairs d'or et d'argent sur les eaux du fleuve...

Le sourire de la jeune femme jeta un éclat lumineux sur tout son visage. Elle répondit d'une voix posée au timbre légèrement voilée.

- Non, la couleur est trop facile. Elle est une trahison... toujours.

Elle parlait avec gravité comme si elle ne percevait pas l'intention futile de mon bavardage. Ses réponses étaient immédiates comme si elles avaient été depuis longtemps réfléchies. Ses yeux étaient l'un et l'autre d'une couleur légèrement différente mais

néanmoins perceptible. L'œil droit était d'un bleu profond mais l'œil gauche était d'un bleu gris plus léger piqueté d'une pigmentation dorée donnant au regard une troublante asymétrie. Nous parlâmes de photographie, de la situation politique, de rien... Elle semblait libre comme l'air, allant et venant dans les capitales étrangères comme si elle disposait d'un budget illimité. Elle avait été à Bali et avait des vues sur le Japon mais resta évasive sur ses activités. Des conférences sur l'art, ici et là. Une universitaire en année sabbatique se piquant d'un voyage autour du monde ! Nous déjeunâmes ensemble et partîmes déambuler dans Istanbul. En la voyant marcher devant moi dans l'immense édifice de la Mosquée bleue, je fus pris pour elle d'une montée de désir. Nous allâmes acheter des épices dans les souks. Je lui montrai la variété des couleurs des tissus exposés et la taquinai en lui demandant si elle allait les photographier aussi en noir et blanc. Elle ne répondit pas et me regarda en souriant doucement. Elle prit une photo de l'échoppe et lui tendit l'appareil. Je dus en convenir. Le noir et blanc magnifiait le mouvement des drapés dans un jeu subtil entre ombre et lumière. Tout en marchant à côté d'elle, j'essayais de me raisonner. C'était une rencontre de voyage, une de plus comme j'en avais déjà vécue. Mon activité de conférencier m'amenait à entreprendre des voyages à l'étranger pour présenter mon dernier ouvrage *Psychanalyse de la création artistique*. J'y défendais, de façon habilement consensuelle et je dois le dire sans grand courage théorique, la thèse du mystère insondable de l'art. Parfois ces voyages m'offraient l'occasion d'une aventure d'une nuit ou deux avec des femmes, étudiantes ou confrères, rencontrées lors de ces conférences. Mais cette fois-ci mon désir était différent, plus complexe, fait de sensualité mais aussi d'une intense curiosité.

Elle prit un grain de coriandre et le posa sur ma langue. Tournant la tête vers moi étendu à ses côtés, elle m'embrassa à pleine

Synesthésie

bouche. Sa langue glissa le grain sous mon palais et elle le pressa jusqu'à la rupture de la coque.

- Dis-moi la couleur de cette épice, me dit-elle dans un souffle déposé à l'oreille.

Je ne sus que répondre. J'avais bien senti l'explosion de saveur dans ma bouche, la pointe acérée de l'épice, sa chaleur aussi, mais aucune impression de couleur.

- Et bien moi, dit-elle, je vois la couleur de cette épice uniquement par sa saveur. Celle-ci est d'un rouge carmin, ce qui ne correspond pas à la couleur de sa graine. Il existe une distinction entre la couleur essentielle et celle de son appareil. Comprends-tu ? Les couleurs apparentes du monde ne sont que des illusions. Je suis synesthète. Je perçois les couleurs dans les saveurs, les saveurs dans les sons et parfois la profondeur d'un ciel, sur ma peau, devient une caresse.

Elle s'était levée, avait passé sur ses épaules un déshabillé de soie aux motifs orientaux et munie d'un pinceau, elle se mit à peindre en rouge écarlate les ongles de son pied droit.

- On dit que moins de cinq personnes sur cent perçoivent des impressions synesthétiques. Et encore beaucoup sont probablement des imposteurs et se vantent de ce qu'ils ne connaissent pas. Des imposteurs célèbres. Le sonnet des voyelles de Rimbaud est un bel exemple d'imposture. « A noir, E blanc I rouge, U vert, O bleu, voyelles, je dirai quelque jour vos naissances latentes. . . » , etc. etc., Pure invention, Rimbaud est un immense poète mais il n'était pas synesthète. Il l'a reconnu lui-même. Tous les synesthètes du monde, - et j'en connais un certain nombre - s'accordent à associer aux voyelles des couleurs différentes, le A est blanc sans discussion, E est systématiquement rouge, et si certains associent U au vert la plupart le voient comme violet.

Synesthésie

Et je ne parle pas des expérimentateurs de substance, haschich et autres drogues, où les rythmes deviennent formes et où les timbres se transmutent en arcs-en-ciel. Non ce n'est pas là la véritable synesthésie. Celle-ci existe à l'état naturel depuis l'enfance. Elle est un mode constant de construction de l'existence. Une fois à Bali, j'ai rencontré une danseuse dont les mouvements lui évoquaient des sensations géométriques. J'ai vu aussi en Anatolie, un poète soufi, jouissant de ses poèmes comme s'ils étaient des mets aux saveurs exquises.

Je l'écoutais raconter son tour du monde des synesthètes et je ressentais une envie jalouse grandissante au fil des latitudes. Lorsque elle évoqua les rites étranges des indiens amazoniens amateurs d'Ayahuasca, mon envie était telle que je la fis taire en glissant ma main sous le déshabillé pour une nouvelle caresse.

*

Plus tard, je quittai le lit où elle s'était endormie, ses lèvres closes sur un sourire. J'allai chercher sur la table le sachet acheté la veille au souk plein de grains de poivre, de muscade, de cannelle, des clous de girofle et d'une noix de gingembre et goûtai une à une les épices. La bouche en feu, je vidai la moitié d'une bouteille d'eau minérale avant de me résoudre à l'évidence, je n'étais pas synesthète. Aucune sensation autre que gustative n'était venue s'associer aux saveurs épicées. Ni son, ni couleur. La saveur n'avait ni frère, ni sœur. Je fus déçu. Peut-être la lumière était-elle trop vive ? Je fermai les rideaux, pris mon téléphone portable et pianotai au hasard sur les touches dont la pression déclenchait une note de musique. Rien. Aucune couleur ne venait s'associer aux bips de la mélodie improvisée. J'ouvris en grand les rideaux et contemplai les toits d'Istanbul et au-delà le bleu de la mer de Marmara parsemée des coques des couleurs des cargos en at-

Synesthésie

tente. Je fis le vide en moi et fixai mon attention sur les couleurs des coques, passant d'un rouge vif d'un tanker tout neuf au bleu passé de rouille d'un vieux vapeur. En me concentrant, je parvins à faire abstraction du contexte. Les couleurs semblaient m'en-vahir tout entier. Mais dans mon monde intérieur, je n'entendis rien, aucune note nouvelle, aucun son coloré ne venait émerger du brouhaha montant des rues et du cri des mouettes volant au dessus de la ville. Ainsi, dus-je en convenir en me recouchant, vraiment, je n'étais pas synesthète.

*

Lorsque je me réveillai au matin, elle était partie laissant un mot d'adieu sur la table basse, avec quelques épices déposées sur le papier. Aucune adresse. Je n'étais pas sûr d'avoir bien retenu son nom. Au fond, j'étais soulagé. Une liaison de voyage. Son espace est le lit aux draps défaits, son temps sans lendemain. Jouir ! m'avait-elle demandé. Quelle question étrange ! J'étais arrivé à l'âge où l'on apprend la relativité de l'orgasme : corrélait très incertain de l'éjaculat. Alors, je m'en voulus de l'avoir invitée à monter dans ma chambre. Une erreur. Le soleil était déjà haut et l'inclinaison des rayons du soleil projetait dans la chambre des ombres nouvelles. Je tentai de me rappeler son visage mais déjà son souvenir devenait fragile. Je me rendormis jusqu'à midi puis je montai sur la terrasse de l'hôtel pour voir si des taxis garés en contrebas étaient disponibles pour me mener à l'aéroport. En regardant la rue, je ressentis une émotion nouvelle, que je n'avais jamais connue auparavant, ni agréable, ni désagréable, une forme de détachement de la réalité. Je voyais les hommes et les femmes marcher devant les devantures des boutiques, je sentais les odeurs de pourriture des sacs poubelles éventrés, les effluves sucrées du tabac à la pomme des fumeurs de narguilé, la

Synesthésie

morsure du soleil sur mon visage, j'entendais les bruits de la rue, les klaxons des voitures, les bribes de musique orientale. Mais ces sensations me semblaient faibles, distantes, comme si elles ne m'atteignaient pas vraiment. Alors, pour la première fois de ma vie, je compris que je ressentais la fadeur du monde.

* * *

Synesthésie